

Venise, deuxième chant, d'une autre vie ou promenade légère à Burano

Ils l'avaient laissé pour qu'il aille là-bas, sur l'île de Burano, à quelques kilomètres de Venise. Ils en avaient marre de toujours marcher dans les rues qu'ils arpentaient depuis plusieurs jours déjà. Aussi étaient-ils restés à l'hôtel pour lui redonner cette indépendance qu'il affectionne tant. Il avait retraversé une fois encore la grande cité. Il avait suivi un itinéraire original lui permettant de découvrir de nouvelles rues. Il voulait toutes les connaître. Aucun détail de cette ville qui ne devait lui échapper. Il regardait certes les rues et les façades des maisons, mais aussi les portes, les fers des portes, les serrures, les numéros des maisons. Il s'était arrêté sur le 5000 pour le photographier. Il admirait aussi la forme des fenêtres, les sols, les balcons, la couleur des bâtisses. Il pénétrait parfois dans des cours privées. Mais jamais satisfait en somme. Car lui, ce qu'il aurait voulu voir, c'étaient les intérieurs qui lui auraient seuls révélé comment ils vivent, les gens d'ici. Et ce n'est pas en restant à l'extérieur, à déambuler dans les rues comme ces milliers d'autres, qu'il pourrait le savoir. Il en avait parfaitement conscience. Il apprenait peut-être à connaître la ville dans ses détails mieux que les gens d'ici, il regardait aussi les ponts, les barrières, les toits, les canaux, il supposait leur profondeur, il n'appréciait guère toutefois la couleur de leurs eaux troubles et languissantes, mais jamais, il en avait l'intime conviction, il n'irait au-delà des apparences. Il était condamné à rester en marge, dans les franges de cette ville, et non à pénétrer en son cœur. Il ne savait pas assez la langue non plus. Il ne serait jamais qu'un étranger, devrait-il la fréquenter des années et des années, et non pas une semaine tous les deux ou trois ans. Et cet état, en quelque sorte, le faisait souffrir. Et ce n'étaient pas les centaines de photos qu'il prenait qui auraient pu l'aider. Il aurait du plutôt aimer une fille ou une femme d'ici, la suivre chez elle, vivre avec elle, apprendre la langue. Baiser, oui, une Vénitienne, la prendre et la comprendre, l'aimer surtout. Tenez, cette jeunesse très belle qui distribuait des programmes pour un concert dans l'une des rues, hier, et qu'il avait photographiée, et qui lui avait souri en le remerciant de la tête. Une fille extraordinaire. Une comme celle-là, justement, celle-là même, et pas une autre. Dans une belle robe de l'ancien temps, avec un tissu solide et beau, chatoyant dans ses bruns et ses rouges. Admirable jeune fille avec laquelle il aurait pu vivre. Dans une jolie maison d'ici. Et vivre cent ans, et vivre mille ans, si cela se trouve. Vivre toujours. Près d'elle. En elle. Dans sa présence. Avec sa beauté et son charme. Il savait cela impossible. Il avait sa fidélité de vieux chien. Il ne sortirait jamais de l'ornière. Il n'y tenait pas, d'ailleurs. Et puis il se savait si pauvre en tout, qu'il n'aurait conseillé une telle aventure à aucune femme. Il l'aurait rendue malheureuse. Il se savait pas trop beau, avec ces taches qu'il avait maintenant sur la figure et cette peau fripée un peu, à cause l'âge. Oui, il se trouvait vieux. On ne revient pas en arrière. On peut rêver, oui, mais sans plus. La réalité est autre. Mais elle est sinistre, parfois, la réalité. Elle n'a rien à voir avec des rêves de vacances qui sombreront aussitôt

reparti. Et ces centaines de rues que l'on a traversées, on n'y aura laissé aucune trace. On aura été pareil à ces milliers d'autres, images fugitives dont il ne peut y avoir que l'argent qui intéresse. Le reste leur est indifférent, à ceux qui vivent de votre passage. Que pourriez-vous leur apporter ? S'intéresseraient-ils de savoir d'où vous venez, ce que vous pensez, quels sont vos rêves, quel peut être votre idéal ? Tout cela est sans importance. Votre culture ne les retient pas. Elle est inutile, votre culture. Et ce que vous amenez d'ailleurs est inutile aussi. Vous n'êtes qu'une ombre qui traversez ces rues désertes dès que vous vous éloignez de l'axe général qui conduit à la place Saint-Marc.

Il avait retrouvé les quais de l'autre côté de la ville. Il avait embarqué. Il s'était laissé conduire, voyant s'éloigner derrière lui la cité avec son grand campanile qu'une fois de plus il trouvait trop haut, démesuré, signe d'un orgueil lui aussi démesuré. Mal équilibré. Et même pas beau, en comparaison des chefs-d'œuvre avoisinant. Là aussi on avait manqué de mesure.

Il regardait l'eau, les vagues, le sillage que le bateau créait derrière lui. Il pensait à eux, tout de même, qui n'avaient pas voulu le suivre. Il savait que quelque part ils ne le comprenaient pas. On est seul en soi, finalement. La famille est une illusion. Il était seul au milieu des autres auxquels il ne parlait pas. Mais il était bien. Il se laissait conduire. Le bateau suivait sa ligne marquée par les pieux enfoncé par trois dans la lagune. On accostait à Murano. On passait près d'îles désertes avec quelques ruines dessus. Pourrais-je les restaurer si j'en avais le temps, se disait-il, alors même qu'il était sans argent et que le goût de tels travaux l'avait depuis longtemps quitté. Mais c'est ainsi, il restait avec ses vieux rêves d'antan où il aurait aimé tout reconstruire. Avoir une maison au bord de la mer, une en montagne, un palais, une maison typique de vigneron, que ce soit chez lui ou ailleurs qu'importe. Il aurait été bien partout. Il ne se serait fixé nulle part. Il aurait été du monde entier alors même qu'il lui répugnait souvent de se bouger. Et comme il les regardait, ces îles minuscules, avec des bâtisses croulantes dessus. Il trouvait cela désolant, qu'on les ait abandonnées. Quelque part cette décrépitude lui faisait mal. Il y avait là quelque chose certes d'inéluctable, anormal quand même. On aurait du peut-être ne pas penser qu'à l'argent, être respectueux du passé et idéaliste. Mais la mer était si proche qui léchait maintenant le pied de ces maisons. Elles étaient condamnées quoique l'on pense et dise.

Et puis enfin, mais non, déjà, il aurait navigué des heures durant, rêvant toujours, ils avaient accosté. Alors il était descendu avec le groupe des autres visiteurs et avait pénétré dans le village. Celui-ci de maisons très colorées, toutes peintes différemment. Il avait vu auparavant entre les arbres une vieille femme étendre sa lessive sur des fils tirés d'une plante à l'autre et supportés par des perches quand la distance était trop grande. Elle l'étendait comme si personne n'allait passer ici, qu'elle était seule dans l'agglomération. Et puis bientôt il vit les premières maisons qui étaient des magasins de dentelles. Absolument magnifiques, encore qu'il ne veuille pas rentrer pour ne rien acheter. Il

poursuivit. Il continuait. Il prenait possession de la petite ville, à moins que ce fut elle au contraire qui le faisait prisonnier. Il regardait les façades. Les maisons étaient moins hautes qu'à Venise, et mieux entretenues. Plus modestes en somme et parmi lesquelles lui aussi peut-être, s'il avait eu l'argent, il aurait pu en racheter une pour la restaurer, une toute vieille qui ne coûterait pas cher, comme si cela était possible. Il y en avait ainsi des centaines au bord des canaux, parfois autour d'une place ou placette, serrées les unes contre les autres, mais belles, mais colorées, mais pleines de soleil. Il déambulait. Il regardait. Il jouissait. Il rêvait de laquelle il aurait voulu. L'église était là-bas, au-delà de la place principale, avec son clocher tellement penché qu'il allait s'écrouler avant que la journée ne soit finie. Heureusement, là où il tomberait, il n'y avait rien que des jardins, que même l'on avait barricadés afin que personne n'y pénètre. Probablement par mesure de sécurité. Et pourtant des cloches sonnaient dans le clocher qui l'ébranlaient plus encore. Il était au bord de la chute, et les cloches sonnaient comme s'il avait été solide sur ses fondations, et beau droit dans le ciel. Elles étaient si vivantes, tandis que l'église, elle-même paraissait déjà morte. Cela créait un sentiment étrange, où présent et passé se mêlaient pour vous conduire vers un avenir incertain.

C'était, n'empêche, une belle petite cité pleine de couleur et de soleil. On s'y trouvait bien. On y croisait certes beaucoup de monde, mais moins qu'à Venise. On s'y sentait plus tranquille. Plus calme. Et dans une sécurité quasi absolue. On respirait. Un petit air faisait qu'on supportait facilement le chaud de la matinée. On était heureux. On était loin de tout, loin de son travail surtout que l'on aurait voulu ne jamais retrouver. Il nous dégoûtait maintenant, son travail, là-bas, qui n'était pas en somme celui que l'on avait choisi. On le gardait par obligation, pour la gagner, cette charogne de croûte. Travailler ou mourir. Il en aurait pleuré. Pour cela aussi qu'il rêvait avec une intensité que personne n'aurait pu croire. Et il croyait en ses rêves. Il voulait oublier son propre pays. Il resterait ici, dans cette île. Toujours. Ne plus la quitter. Justement, acheter une vieille maison, la réparer pour y vivre bientôt. Apprendre la langue, enfin. Faire des recherches. Ecrire des histoires, et celles-ci seraient toutes d'ici.

Il s'était assis sur un banc, sous les arbres qu'il y a près de la mer. Et il regardait la mer. Elle était immense, la mer, qu'il se pensait, et qui prenait naissance ici, tandis que ce n'était encore que la lagune. Mais pour lui, lagune et mer, c'est tout un. L'évasion. Autre chose. L'odeur de la mer. Des barques de pêcheurs étaient amarrées à proximité, à l'extrémité du canal qui se jetait dans la mer. Il regardait passer d'autres barques à moteur avec de belles filles bronzées assises sur les sièges. Comprenaient-elles, elles qui étaient d'ici, indiscutablement, on les entendait parler et ce n'étaient aucunement des étrangères, leur petite cité mieux que lui en ce moment où il aurait voulu en être ? Tout laisser d'ailleurs, tout abandonner. Revivre d'une autre vie. D'une vie plus riche, plus large. D'une vie du grand large. D'une vie de la culture. Il aurait écrit. Des histoires d'ici, mais pas gaies pour autant. On y aurait découvert

de petites vieilles dont la vie est une interrogation, des familles dont la destinée est incertaine, des lignées qui se terminent. On y aurait retrouvé le passé. On y aurait fait la jonction entre celui-ci qu'il aurait appris à connaître et le présent qu'il tenait aussi à saisir. On l'aurait lu, enfin. Il se serait fait un nom. Non pas pour sa glorification personnelle, mais pour qu'il puisse simplement poursuivre. Qu'il puisse entretenir sa maison et manger. Et il se serait fait un horaire heureux. Le matin pour écrire. Et puis le reste de la journée pour flâner, ici ou ailleurs, qu'importe. Ah ! oui, la lagune, il l'aurait connue, il l'aurait faite sienne. Il l'aurait aimée mieux encore. Il l'aurait défendue, elle, si fragile. Il aurait fixé le présent pour le futur. Qu'il aurait voulu immortel. Quelles idées ne se serait-il pas forgé ? Car il allait loin, lui, dans le rêve. Tel qu'en ce moment, là, sous son arbre, dans l'ombre, même pas trop chaud, au contraire, température agréable. A les regarder tous. A voir la mer. A la sentir. A tenter de la comprendre, ce dont il n'était malgré tout pas certain. N'était-elle donc que la pure propriété des autres ?

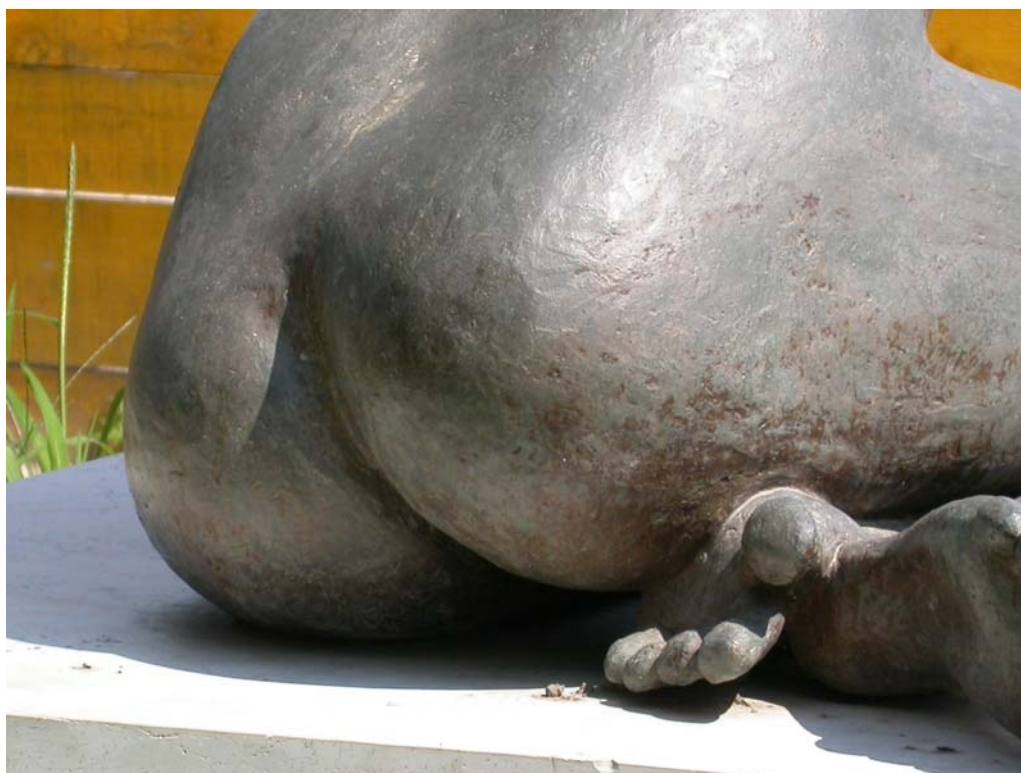
Et il était resté là des heures, presque sans bouger. Il avait refait sa vie. Il avait éliminé d'elle ce qui lui gênait. C'est de ne pas bouger qui est grave, qu'il se disait. On se racornit. On ne voit plus le monde ainsi qu'on le devrait. On perd courage. On croit qu'une ligne est tracée à jamais. On n'envisage plus de l'infléchir, si peu que ce soit. On est mort à soi-même. Et en même temps, on le devient pour les autres. On s'est asphyxié. On est devenu petit. On s'en veut. Que fera-ton ?

Rien, si ce n'est rentrer bientôt à la maison, simplement, une fois de plus, une fois encore ! Et tant pis pour le reste, en somme...

Quelques images



Une petite dame étendait son linge sur des fils entre les arbres...



S'était-elle attardée, un jour ou l'autre, à regarder la statue que l'on trouve à proximité. Pas sûr que oui. Mon Dieu, une femme nue, quelle horreur ! Vite prions !



Admirable pour cette présentation et pour la qualité des broderies ne serait pas de trop. Quelles merveilles, et quelles couleurs !



Burano, cité aux maisons peintes de couleurs vives. Un régal pour le regard.



Une île paradisiaque où la vie cependant n'est peut-être pas toujours aussi facile que l'on croit, tout au moins pas pour le monde.



Ces multiples églises penchées de Venise ou des îles voisines, preuve bien évidente de sols instables et peu faits, dans le fond, pour la construction.



Elle est belle, elle est mignonne...



Des bleues, des vertes, des roses, des jaunes, il y en a pour tous les goûts.





Comme dans une petite ville de province où personne ne vous dérangerait au cours de votre paisible promenade.



Et des pieux solides, ici tout neufs, pour vous signaler qu'il est temps hélas pour vous de repartir.



Photo tirée de Visioni di Venezia, 1954. On le constate, à l'époque, les maisons ne possédaient pas les couleurs éclatantes qu'on leur trouve aujourd'hui où les façades ont été refaites et repeintes de manière admirable. La ville a retrouvé une gaité qu'elle ne possédait pas.



Et retour à Venise par le biais du même ouvrage que dessus, ville admirable dans sa décrépitude.